

h lderlins
z i m m e r

les chambres d'Œdipe

d'après Œdipe tyran de Sophocle par Hölderlin

Mise en scène :

Jean Pierre Brière

Conception musicale :

Silk saw/Jardin d'usure

Plasticienne :

Aleksandra Ruskiewicz

Avec Marie Crouall,

Stéphane Fauvel,

Laurent Frat le,

Christian Geoffroy

et Stéphano Gilardi.

Musiciens :

Gabriel Dubois

et Marc Roesems

Règles :

David Edline

et Marie-Anne Bernard



Théâtre Mega-Pobec

Réservations :

02.32.31.34.44

ou sur site :

www.megapobec.com



Ville d'Evreux



REGION
HAUTE
NORMANDIE



DEPARTMENT OF
LEURE

théâtre méga-pobec

LES CHAMBRES D'ŒDIPE

Les chambres d'Œdipe c'est une démarche.

Les chambres d'Œdipe, c'est un concept.

Les chambres d'Œdipe, c'est un processus de laboratoire qui expérimente la recherche du projet « Sophocle machina memorialis ».

Les chambres d'Œdipe, c'est le résultat du premier laboratoire mené à Evreux du 13 au 30 octobre 2003 et réunissant 5 comédiens, 2 musiciens d'une formation électronique Silk Saw/Jardin d'usure, une plasticienne.

Les chambres d'Œdipe, c'est la traduction théâtrale de tout cela.

La matière du laboratoire était l'**Œdipe tyran de Sophocle par Friedrich Hölderlin** dans la traduction française de Philippe Lacoue-Labarthe chez Christian Bourgois éditeur.

Sept portes dit-on ouvraient l'accès à la cité de Thèbes.

Les chambres d'Œdipe représente la première porte d'accès au projet **Sophocle machina memorialis**.

Cela signifie qu'il y aura d'autres portes à ouvrir, d'autres seuils à explorer, avant de s'avancer dans la cité.

Trouver les accès, repérer les portes, mais en rester là, se tenir au seuil. Dans l'entrebâillement de l'œuvre. Dans l'intime exaltation qu'elle suscite comme dans l'exaspération de son énormité.

C'est l'attitude qui a présidé au travail mené pour aboutir aux Chambres d'Œdipe.

C'est l'attitude qui présidera au travail de chaque laboratoire.

Bâtir pour habiter. Bâtir un corpus sans hiérarchie ni finalité.

Chambre est issu du latin *camera*, emprunt au grec *kamera*, nom technique dont l'origine est obscure.

Le mot latin, transmis directement en italien, signifie surtout en basse époque « pièce (notamment pour dormir) » et au moyen-âge (1191) « endroit où l'on juge ».

Chambre à coucher, femme de chambre.

Par extension, lieux de procédure : *chambre des communes, chambre des députés, chambre de commerce, chambre du parlement, chambre d'enregistrement.*

Domaine technique : c'est l'idée d'un contenant, d'une enceinte fermée qui prime ;

chambre des machine, chambre à compression, chambre à combustion, chambre froide, chambre de sûreté, chambre à gaz, chambre d'échos.

Dans l'armée (1414, 1671, « cavité recevant des explosifs ») *chambre à explosion.*

En optique *chambre close* (1690) puis *chambre claire, chambre noire* (- camera).

En anatomie et botanique, le mot désigne aussi une cavité naturelle d'organismes animaux et végétaux, (1637) Descartes, *chambre de l'œil* et (av. 1892) *chambre pollinique.*

D'après le dictionnaire historique de la langue française Alain Rey

NOTES SUR LA DEMARCHE

Si Œdipe est un lieu, ce lieu est une chambre.

« ... le microcosme de la chambre. Tout est représentable dans le microcosme de la chambre, comme le monde entier est représentable dans le corps, dans un corps ».

J'ai trouvé cette phrase dans les notes de travail de Vitez.

S'il existe un lieu où le spectateur n'a pas accès dans la pièce Œdipe tyran, c'est la chambre conjugale. Chambre de la conception – là où Œdipe a été procréé -, chambre de la création – là où Œdipe est venu au monde -, chambre de l'amour – là où Œdipe s'est unit à Jocaste – chambre de la mort – là où Jocaste s'est pendue -, chambre du crime – là où Œdipe couche avec sa mère - C'est après en avoir forcé les portes que devant l'insoutenable Œdipe se crève les yeux. Toutes même et unique chambre.

La chambre faite de la disparition de toutes les chambres.

L'homme qui hébergea, à partir de 1807, Friedrich Hölderlin pendant les trente dernières années de sa vie, s'appelait Zimmer. Il était menuisier à Tübingen où il possédait une modeste maison sur les bords du Neckart. Au rendez de chaussée de cette maison, était installé son atelier de menuisier. La chambre d'Holderlin était juste au dessus. Avant de sombrer dans l'errance qui le mène à la folie et à se retrancher du monde, Holderlin aura traduit Œdipe et Antigone et produit des essais denses et opaques sur Sophocle.

Œdipe et Holderlin ont l'un et l'autre en commun un trajet en boucle.

Ailleurs est finalement ici.

S'engager dans le poème non pour savoir de quoi il parle, mais pour penser ce qui s'y passe.

Opération oblique de capture. Choix d'une attitude oblique de capture du poème.

Moins un sens à donner aux mots qu'un sens à leur ôter.

Choix de se plier à un passage étroit, de trouver une porte dérobée.

Les non-lieux d'Œdipe tyran.

D'où jaillit la poésie de la scène ? Comment imaginer la dissolution de l'histoire par la spatialité du poème?

Dissociation/dissolution. ... une ombre sans mémoire d'où jaillit la poésie._
Se concentrer sur la dissolution de l'objet . Saisir le moment de la dissolution, le bâtir et l'habiter. Soustraire, séparer. Je ne sais plus quel situationniste disait que séparer, ce n'est pas la déchirure, l'écartèlement. Au contraire, la séparation est la création d'un espace nouveau.

Je pense aussi à un livre : le mystère de la chambre jaune. Les chambres d'Œdipe seront à la tragédie ce que le Mystère de la chambre jaune est au roman populaire. Œdipe, Rouletabille même combat. Une opération de dissociation/dissolution de la matière.

Opération de dissolution du théâtre par le théâtre. Soustraire le texte au théâtre. Pas de rôles donc, ni des êtres, ni des choses. Pas de distribution, plus de personnages donc plus de hiérarchie. La fiction dissoute en un seul corps, celui de l'hymne à la fiction.

Concrétion. La géologie du langage, l'archéologie des mots – ou du poème. C'était penser la formation du texte en terme de formation géologique. Par amoncellement, par dépôt. Mais aussi par évaporation. A l'état d'oubli.

Concrétiser l'impossibilité de comprendre le tout. Saisir des parties. Non pas des parties pour le tout. Des parties en tout et pour tout. Revenir en arrière. Lire à l'envers comme à la recherche d'indices oubliés. Ne pas lire en grand, lire en entre baillant. Ecouter aux portes. Confondre l'ennui par le jeu : à cache-cache, à saute-mouton. Comme les enfants qui ont découvert la grotte de Lascaux. Ne pas savoir d'emblée, se rendre compte à posteriori.

Pour cela, il aura fallu déposer le texte. Travailler dans l'ombre portée du texte.

Injonction. La Shynge lance à Œdipe une injonction. Sous peine de mort.

« Tout texte en général est un sphinx ; l'acteur ou le metteur en scène est une sorte d'Œdipe qui doit répondre au Sphinx sous peine de mort ». La nécessité tragique, pour l'acteur, de l'invention décrite par Vitez. L'injonction en tant que processus de la nécessité poétique de l'invention de l'acteur. En fait, c'est cela la machina memorialis : une machine qui fait levier, qui hisse les matériaux à partir du sol. Donc qui ôte le poids tout en conservant la densité de la matière. Autrement dit, la présomption sublime chantée par Hölderlin, ... *le pas fait vers le divin en sortant du cercle des mortels.*

Documents dramaturgiques travaillés avec les comédiens

Hölderlin/Période des grands poèmes 1800/1806

- *Adieu*
- *Mnémosyne*
- *Vocation du poète*
- *L'aède aveugle*
- *Chiron*
- *En bleu adorable*

Dernières années (Lettres et témoignages) Edition La Pléiade

Jacques Reboul *Cours, Hölderlin !*

Jacques Pierre Amette *Le voyage de Hölderlin en France*

Louis Aragon *Les chambres (poèmes à Elsa Triolet)*

Carmelo Bene *Notre dame des Turcs (première partie)*
Gilles Deleuze *Entretien avec Carmelo Bene*

Films :

Pier Paolo Pasolini *Œdipe roi*

Stanley Kubrick *2001 Odyssée de l'espace (dernier épisode)*



maison de Zimmer Tübingen

Structure des Chambres

Une ouverture

Une première chambre intitulée : Chambre du père dite chambre de l'artisan

Premier stasima

Une seconde chambre intitulée : chambre de l'époux dite chambre du tyran

Second stasima

Une troisième chambre intitulée : chambre de l'aïeule dite chambre du revenant

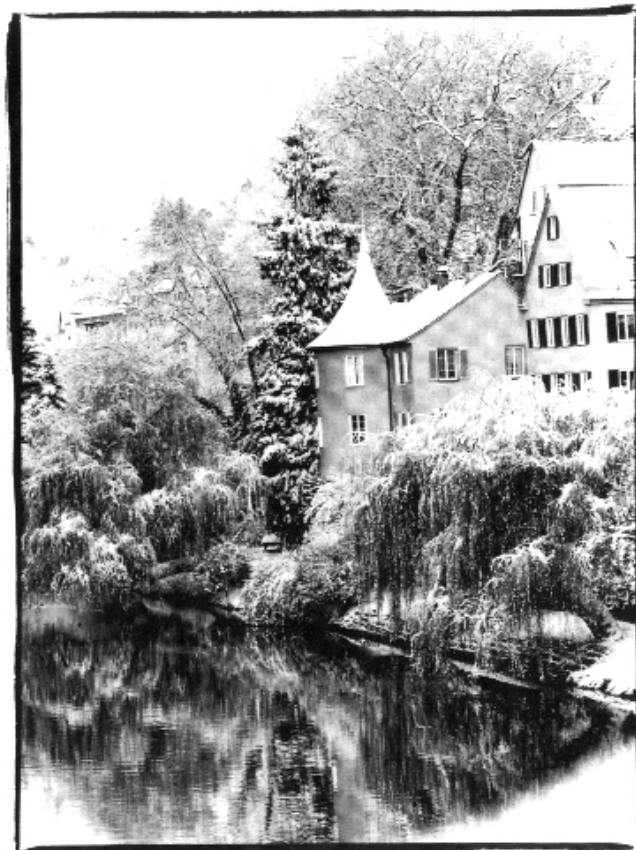
Troisième stasima

Une quatrième chambre intitulée : chambre du fils dite chambre du poème

Un final

La structure des chambres suit sans systématisme la structure de la tragédie (parados, épisodes, stasimas, exodos...)

Ouverture, stasimas, final sont assurés par la formation bruxelloise de musique électronique Silk Saw/Jardin d'usure.



maison de Zimmer Tubingen

La chambre du père dite chambre de l'artisan

« Si l'on ne trouve ni trappe, ni porte secrète, ni réduit, ni ouverture d'aucune sorte, si l'examen des murs et même leur démolition ne viennent révéler aucun passage praticable, non seulement pour un être humain mais pour un être quel qu'il soit (...) alors il faudra bien croire au diable comme dit le père Jacques ! »

Gaston Leroux/Le mystère de la chambre jaune

La structure de cette chambre est nourrie du personnage de Zimmer, le menuisier qui hébergea Holderlin pendant plus de trente ans à Tübingen. Sa fille s'appelait Lotte. Ici, c'est l'artisan face à une énigme architecturale qu'il ne comprend pas mais qui le fascine. Il se trouve pris par la parole, hanté par le poème. Toutes ces obscures histoires ne riment à rien mais pourtant ça tient debout !

La concrétion s'est opérée en remontant la pièce à partir de l'annonce de la mort de Jocaste. Elle s'attache particulièrement à répertorier la parole des petits rôles, ou bien à collecter ce qu'il y a de plus concret, les faits, les lieux, les actes. Pour voir comment ça s'emboîte.

La fille : Marie Crouail

L'artisan : Stéphane Fauvel

La voix du chœur : Laurent Frattale

La chambre de l'époux dite chambre du tyran

“ Il (l'homme) devient ce qu'il est : le plus troublant et le plus terrifiant technicien, comme Sophocle l'a désigné depuis vingt-cinq siècles, celui qui dénature et refait la nature, qui recrée la création, qui la ressort de rien et qui peut-être, la reconduit à rien. Celui qui est capable de l'origine et de la fin. ”

Peter Sloterdijk/La vexation par les machines

La structure de cette chambre est fondée sur la toute puissance et l'imprécation. C'est aussi celle où l'amour contient l'animalité et la violence. Le poème est découpé à la manière d'un médecin légiste disséquant un cadavre. La concrétion procède par blocs, répertoriés et encastrés méthodiquement. Avec l'obstination d'un maçon érigeant un mur d'enceinte avec des pierres récupérées et triées. Il y a dans cette chambre une forte sensation de soubassement, de socle.

Attitude et temps sont à l'impératif. Jusqu'à compléter l'édification textuelle de la chambre par les imprécations d'Œdipe à son fils dans Œdipe à Colone.

La fille : Marie Crouail

L'époux : Christian Geffroy

La voix du chœur : Stéphano Gilardi

La chambre de l'aïeul dite chambre du revenant

*« Un signe, tels nous sommes, et de sens nul,
morts à toute souffrance, et nous avons presque
perdu notre langage en pays étranger. »*

F. Hölderlin

Cette chambre est la chambre de l'amnésie. Elle met en scène le retour d'Œdipe : méconnaissable. Elle est nourrie du dernier voyage d'Hölderlin, lorsqu'il revient précipitamment de Bordeaux où il abandonna pour des raisons encore ignorées les fonctions de précepteur qu'il devait y tenir. Il est retrouvé errant et délabré; c'est à l'hôpital de Tübingen où il est interné que le menuisier Zimmer le rencontre puis décide de l'héberger dans sa maison tout proche. Les témoignages rapportent que Hölderlin devient incompréhensible ; il faut l'intervention de la femme du menuisier pour qu'il se lave ; il signe ses poèmes du nom de Scardanelli, leur appose des dates extravagantes et monologue jour et nuit en confondant plusieurs langues à la fois.

La concrétion opère sur le cinquième acte uniquement, celui de l'aveuglement et du préparatif du départ d'Œdipe sur la route. Là où l'histoire devient inaudible, là où la langue est inouïe.

La femme : Marie Crouail

L'homme vieux : Stéphano Gilardi

La voix du chœur : Christian Geffroy

La chambre du fils dite chambre du poème

*Parle, toi aussi,
Parle le dernier à parler,
Dis ton dire.
Parle ----
Donne à ta parole aussi le sens
Lui donnant l'ombre.*

Paul Celan

C'est la chambre nue. L'histoire se dérobe et révèle la langue nue du poème. La concrétion du texte s'est effectuée dans une optique mallarméenne. A l'endroit où Mallarmé tend à ce que la poésie assume la dimension théâtrale, comme elle assume la dimension chorégraphique et musicale.

Démembré, troué, le texte fait l'objet d'une partition sonore qui décompose la syntaxe classique et compose une syntaxe syncopée. « ... ce que l'on nomme dans la mesure des syllabes la césure, la pure parole, la suspension arythmique » est ce qui caractérise pour Hölderlin le transport tragique.

La voix du chœur : Marie Crouail

Le jeune homme : Laurent Frattale

Denis Boyer

Rédacteur de la revue Feardrop et responsable du festival de la nuit des musiques électroniques avec l'Abordage

Il a toujours semblé que la tragédie grecque et ses extensions de l'époque classique porteraient avec elles, comme organiquement attachés, l'apparat et le décorum, la puissance des chocs visuels et le déchaînement des passions. Il va de soi qu'aucune vanité de mise en scène ne saurait désolidariser totalement ces manifestations du genre dont elles sont si étroitement consubstantielles. Mais, la liberté ne s'arrête pas là. Celle du Mega-Pobec, de son metteur en scène Jean-Pierre Brière et des acteurs engagés dans l'aventure d'Œdipe, est de celles qui mettent à nu, modifiant sensiblement la forme de la représentation de la pièce de Sophocle, jusqu'à la réorganiser en quatre scènes, quatre chambres (ici le mot pièce est à voir comme un instrument de glissement), lieux d'un drame répété, chaque fois réinterprété, guidé par un chœur fusionnant – tantôt froid, tantôt compatissant – les échos des méandres de la pensée condamnée d'Œdipe, ceux de ses gens, et ceux sans doute, jamais précisés, mais présents comme dans chaque représentation théâtrale, des respirations empathiques du spectateur. Comme dans un roman de William Burroughs ou dans un film de David Lynch, les comédiens, au fur et à mesure du palimpseste répété, des successions (presque des juxtapositions, si la temporalité et l'esprit le permettaient) assument différentes formes, n'échappent pas à la fragilité du destin, du temps (*ce jardin aux sentiers qui bifurquent* comme l'appelait Borges), incarnent chacun son tour Œdipe puis ce chœur lui-même schizophrène. Dans ce tourbillon minimaliste, on cherchera l'élément stable, sans succès : Jocaste, frêle et quasi muette, semble étrangement le personnage le plus éloigné de sa définition primitive, reflétant pourtant avec force, soutenant ici les Œdipe successifs, subissant comme un miroir les torsions psychologiques de son fils / époux. Il est donc bien question d'articulations, aberrantes, *contre nature*, douloureuses. C'est peut-être pourquoi ces performances d'acteur nécessairement physiques, effleurant l'abandon à l'expérience transcendantale, sont accompagnées par l'univers tout aussi claudicant du duo de musiciens électroniques belges Silk Saw. Dans leur rôle de passeurs, d'une chambre à l'autre, ou de magiciens spéculaires, ils participent à la mutation de la tragédie cathédrale en pièce intime aux fausses perspectives.

Ronan Chéneau

Auteur dramatique (*Fées et Res/persona*)

Ce que nous sommes nous dépasse.

Nous ne sommes pas entiers, nous ne sommes pas maîtres, et sans doute moins encore de nous-mêmes...

Ces phrases, il me semble qu'elles résument le point où je me trouve aujourd'hui, un 20 janvier de l'année 2004, après une longue période d'écriture, et je crois pouvoir les conclure d'une manière aussi évidente du dernier travail de Jean-Pierre Brière *Les Chambres d'Oedipe*, représenté en novembre dernier au Théâtre Méga Pobec.

J'ai tout de suite un peu honte d'associer de telles phrases, si conclusives, à un travail qui ne fait que commencer (comme il est précisé sur le billet, il s'agit ici de :« [premiers pas] »), pourtant l'évidence ne me paraît pas moins forte, pas moins en tout cas que cette « première étape » ne m'a semblée parfaitement aboutie.

Ce que j'ai vu ce soir-là au Méga Pobec est étrange, déroutant, et je ne pourrais pas dire grand chose de ces effets en quelques lignes. Après Brecht, Müller, Vauthier, Gabily, s'attaquer aux mythes aujourd'hui ne peut plus faire l'économie de certaines problématiques, qu'en est-il alors du mythe absolu, fondateur, rien moins que le mythe d'Oedipe ?

Très vite *Les Chambres d'Oedipe* m'a paru volontairement en deçà (ou au delà) de ces problématiques ; Jean-Pierre Brière semble vouloir en revenir à des choses aussi fondamentales que le mythe lui-même. *Les Chambres d'Oedipe* n'est pas une pièce, ni un « montage », pas plus un « compte rendu », mais le résultat d'un véritable « travail » du mythe sur chacun des acteurs qui se succèdent dans le sobre décor du Méga Pobec. Interroger ce mythe à nouveau frais, l'ambition n'est pas petite, Jean-Pierre Brière et ses comédiens s'en acquittent d'une manière simple, essentielle (j'ai envie de dire « naturelle »), en prenant le mythe *aux mots*.

Avant d'en venir à des partitions plus physiques les comédiens auraient beaucoup écrits, lisant et relisant le mythe (la traduction d'Hölderlin), ils auraient peint aussi... c'est ce qui ressort de chaque chambre qu'ils proposent : ce n'est pas le mythe que l'on adapte ici, mais *sa lecture*, on ne se prononce pas sur la valeur restante, la pertinence du mythe aujourd'hui, mais d'abord on le *prononce*, et ce autant que la langue le peut, et le corps ; il ne s'agit pas tant de restituer un point de vue, une vérité du mythe, que de reconstituer une possible *lecture première*.

Le début des *Chambres*... ne trompe pas, le premier choc est la musique de Silk Saw accueillant le public qui s'installe. Musique foisonnante, électronique, bruitiste, d'entrée de jeu comme anti-chambre, « mise à plat », pour mieux entendre et mieux voir, se préparer, entrer dans le voyage que propose chaque chambre, où chaque fois le comédien se tiendra seul, plus seul que jamais avec sa lecture et son langage, alors qu'il ne cesse pourtant d'être entouré, véritablement *assisté* : une comédienne, matière humaine à sa disposition, un lecteur, un musicien... Hors lieu, hors temps, hors époque : stupéfiante égalité des propos et des corps confrontés à ce mythe-origine. Pas égalité dans le sens d'une ressemblance, mais égalité des corps seuls, des corps perdus, pris dans leur propre sens, leurs rêves tourbillonnants ; le mythe à nouveau frais

peut-être le voici : jamais assigné à un lieu, une époque, une personne, mais avant tout : singulière matrice d'une multitude de récits.

Voilà où nous en sommes, délivrés de l'Histoire, de l'objectivité : nous nous débattons aujourd'hui avec nos rêves tourbillonnants. Il est fondateur, ce mythe d'Oedipe, pour le meilleur et pour le pire, fondateur de civilisation engendrant interdit et culpabilité, deux choses que nous sommes aujourd'hui en droit (en devoir ?) d'interroger au moins autant que ce mot, « civilisation ». Je pense aussitôt à Nietzsche à qui ce mythe faisait horreur. Avons-nous encore tellement à nous battre contre le « principe de réalité », contre ce qui ouvertement nous aliène ? Le problème serait plutôt de se demander *qui* combattre, quelle figure de l' « ennemi » ou du « père » aujourd'hui. L'origine même nous fait défaut. Ce sont toutes ces questions, que je m'autorise à dire sous-jacentes, dans *Les Chambres...*, qui m'ont travaillé depuis. De ce mythe d'Oedipe Jean-Pierre Brière me semble avant tout avoir fait le *pari de sa Présence*. Je vais dire ce que j'entends par là. Si malgré cette crise des interdits et des repères, nous en sommes encore dans nos chambres, à nous débattre avec nous-mêmes, à « tourner » dans nos rêves, c'est qu'il reste sans doute encore quelque chose de ce qui s'est anéanti, un moteur, un motif, mais que nous recelons en nous, que nous n'identifions pas. Jean-Pierre Brière me semble se poser ni en amont, ni en aval du mythe d'Oedipe, il fait une hypothèse, simplement celle de sa présence en nous, persistante ; du coup, il en interroge les restes, cette part d'ombre qui, en dépit de nos « sphères privées », nos solitudes et prétendues « indépendances », fait que nous ne sommes par encore tout à fait transparents.

Thierry Cattan

*Professeur de philosophie au Lycée Aristide Briand à Evreux
Enseignant à la Maison des arts*

Silencieusement, comme un souvenir lointain mille fois effacé, refaisant incessamment surface, toujours plus insistant, Les Chambres d'Oedipe déclinent le crime d'une humanité insomniaque. C'est écrit, là, depuis déjà si longtemps qu'il ne semble pas nécessaire d'en dire plus mais seulement d'en réitérer la trace. Un homme, une femme et le chœur ressassant à haute voix ce qui inexorablement fera achopper la relation de l'un à l'autre. Chaque chambre est un poème d'amour, tragique. Chaque chambre, dans sa banalité même, remue les profondeurs du drame humain. Chaque chambre est la rencontre de deux corps qui se méprennent l'un l'autre. Toute la bonne volonté qu'ils y mettent finit d'ailleurs par avoir quelque chose de comique. L'histoire, voudrait-on dire, a commencé ici, mais elle ne cesse de commencer, de recommencer jusqu'à mettre en évidence son impossibilité même. Dans la nuit – dans cette nuit qui se prolonge d'un bout à l'autre de nos jours – résonnent le vacarme de nos idéaux, les bruits quotidiens de nos aspirations dissonantes, le chant strident de nos désillusions. C'est un chaos sans nom qui nous est au fond si familier que nous ne trouvons rien à y redire. Aussi, nous poursuivons notre chemin noircissant dans l'intimité de notre chambre le palimpseste de l'humanité. Nous poursuivons notre chemin – aveugles.

Jean Marie Vanderstraeten

Ecrivain

Jocaste, Jocaste battue, Jocaste traînée, Jocaste violée, découpée, malmenée, rouée, flétrie, salie avilie. Jocaste la mère, Jocaste la femme, Jocaste l'amante, Jocaste en deuil et Jocaste en joie, Jocaste vivante et Jocaste morte. Et Œdipe vainqueur et amoureux, Œdipe roi triomphant et Œdipe exilé perdu, Œdipe le fils meurtrier du père et Œdipe qui ne peut regarder celle qu'il a gagnée, aimée, perdue. Dans les chambres d'Œdipe, celles où il pénètre doucement, lentement à regrets, peut-être, et celles où il se rue en rut, celle où il entre comme d'habitude et celle où il pénètre en regardant derrière lui, celle de la récompense et celle de la repentance, dans ces chambres qui changent selon son état, son regard ou son absence et où Jocaste le suit, le supplie, l'aime et le repousse, dans ces chambres de ses yeux déjà caves, il me regarde. Oui, mais moi je n'ai pas tué mon père, enfin pas beaucoup, et je n'ai pas fait l'amour à ma mère, presque pas. Et j'aime. J'aime ce retour au profond des choses, au premier cri, au premier pleur. J'aime aussi cette simplicité apaisante et douce d'une installation lumineuse, d'un décor qui me renvoie mon image ou celle d'Œdipe qui calme et adoucit le propos tandis que tonitrué, à moins qu'elle ne coule goutte à goutte, la musique de soie et de scie.

Benoit Fenault

Secoués par les flots qui bringuebalèrent le navire Argos, tout à coup nous accostons « les chambres d'Œdipe »... Et je suis abasourdi (... par un malheur imprévu). Volcanique irruption de sons, d'objets, de parole, de personnages et de réminiscences, comme surgis de greniers de l'oubli.

Non pas greniers : plutôt intime éternité de chambres où l'on naît, où l'on aime, où l'on trompe, où l'on fait maladie, où l'on meurt. Non pas imprévu ; ou peut-être si ; mais mémoire évanouie que revisitent Sophocle, Œdipe, les chœurs, qui nous prennent à témoin.

Par la fenêtre ouvrant sur des lointains déchirés : à y regarder de plus près, dans la pénombre d'hier ou d'endemain, le mythe, empreinte des corps interdits et enfantés, emprunte au corps enchaîné des regards si éblouis qu'ils renversent le cours des choses alors même que le tragique endigue le cours du temps.

Œdipe, visionnaire aveuglé, frère de ses enfants, père de ses frères, époux de sa mère, fils de son amante, meurtrier de son père et régicide : aux pieds et destin liés, gonflés de ces béances abyssales que couve et découvre une enivrante et étonnante mise en scène. Jean-Pierre Brière nous convoque (fait assemblée de) citoyens des temps les plus intimes et les plus politiques qui soient. Sur la scène du Méga-Pobec se déploient, se heurtent et se répondent les voix qui guident l'intrus au coeur de nous-mêmes.

Concrétion du texte pour LA CHAMBRE DU PERE
--

Le spectacle fait défaut.
Néanmoins, pour autant que j'en garde mémoire,
Il faut que tu saches la passion de l'agonisante.
Lorsque, se précipitant dans la fureur, elle fut parvenue
A l'intérieur, elle s'élança aussitôt vers le lit nuptial
Et s'arracha les cheveux avec ses ongles.
Puis, quand les portes se furent fermées sur elle,
Elle appelle Laïos, mort depuis longtemps déjà,
Se souvenant de l'ancienne semence par laquelle
Il était mort et il avait laissé la mère,
Qui sans enfants après lui procréa les enfants ;
Elle gémit sur la couche, où, misérable deux fois
Elle se donna un époux de son époux et des enfants de son enfant.
Et comment là dessus elle a péri, je n'en sais rien.
Car en criant Œdipe s'est précipité
Et lui devant, on ne pouvait pas voir son malheur à elle.
C'est lui, qui tournait dans tous les sens, que nous avions sous les yeux.
Il va et vient, et veut qu'on lui donne une épée
Et qu'il trouve sa femme, non sa femme, et le champ
Qui est celui de sa mère et de ses enfants.
A lui, furieux, c'est un Démon qui la lui montre,
Nul d'entre les hommes qui étaient là.
Terrible, il bondit, comme si quelqu'un l'avait aiguillonné,
Il marcha sur la double porte et fit sauter
Les ferrures creuses de leur gond ; puis il se rua
Dans la chambre, où nous vîmes la femme pendue.
Au lacet tu l'aurais vue prise au piège.
Quand lui la voit, le malheureux, poussant un hurlement,
Il dénoue la corde qui pend, et tombe à terre
Dans la douleur. Ce fut alors un horrible spectacle.
Il arracha de son vêtement les agrafes d'or
Dont elle était parée, il les ouvrit
Et se les planta dans la clarté des yeux; il disait
A peu près qu'ainsi il ne verrait plus
Ni le mal qu'il subissait, ni celui qu'il avait fait,
Qu'à l'avenir, ainsi, dans les ténèbres,
Il ne verrait plus ceux qui le connaissent il serait inconnu.
Et jubilant de la sorte, il se frappait sans arrêt, pas qu'une fois,
Tenant ouvertes ses paupières, et le globe sanglant
De ses yeux lui rougissait la barbe; ce ne sont pas des gouttes,
Comme celles que répand un meurtre, qui ruisselaient,
Mais noir coulait le sang, une averse de grêle.
Mais maintenant, en ce jour,
Pleurs, égarement, mort, honte, de tous les malheurs
Qui ont un nom, aucun ne manque
Il crie qu'on ouvre les verrous et qu'on

Le révèle à tous les Cadméens, lui,
 Le meurtrier du père et de la mère, il dit
 Des choses impies que je ne peux redire.
 Lui-même il veut se bannir du pays
 Et, maudit de sa malédiction, quitter le palais.
 De forces il a besoin pourtant, et de quelqu'un
 Qui le conduise, tant elle est lourde, la maladie
 Qu'il endure - mais voici qu'il te le montre.
 Les verrous de la porte s'ouvrent ;
 Et tu vas peut-être voir un spectacle
 Tel qu'il ferait pitié même à son ennemi.
 Io ! Tête illustre d'Œdipe !
 Elle avait peur d'un oracle funeste.
 Lequel ?
 Qu'on tuerait les parents, c'était le mot.
 si tu es
 Celui qu'il dit, alors tu es infortuné
 Pauvre de moi ! L'effroyable à dire, m'y voici donc.
 L'homme, on dirait, cherche à gagner du temps !
 C'est lui, le voilà, il était alors tout jeune.
 durant trois lunes entières.
 L'hiver, je conduisais les bêtes à l'étable
 La plupart de ma vie, je la passais près des troupeaux.
 Puis-je aussi dire quelque chose ?
 O pauvre !
 Quelqu'un va-t-il aller me chercher ce berger ?
 O ! Las !
 Pourquoi est-elle partie, la femme d'Œdipe,
 c'est elle ma mère.
 Si moi je suis devin
 qui court par la montagne ?
 Qui connaisse le berger ?
 Aie courage !
 Je n'aie pas le droit de découvrir ma race !
 Je t'avais trouvé dans un vert ravin de Cithéron.
 Je faisais paître là le bétail des montagnes.
 Je te délie, parce que tu as les pieds cousus.
 Ne sais-tu pas que tu t'effraies à tort ?
 Comment ça ? Un père qui ne serait personne ?
 Oui, bien sûr. Loxias m'a dit un jour, en effet,
 Que je devais me mêler à ma mère,
 Arracher de ma main le sang du père.
 C'est pourquoi dès longtemps j'ai fui Corinthe
 Et pris le large, heureusement; pourtant, quoi de
 Plus aimable que de voir le regard de ses parents.
 C'est donc pour cette peur que tu t'es exilé ?
 Ne pas être l'assassin du père
 Et de quelle femme au juste es-tu peur ?
 Souvent déjà bien des mortels
 Ont en rêve couché avec leur mère

Ton père, n'est plus; il est mort.
Je devais tuer mon père
Si je ne dis pas la vérité, je veux bien mourir.
O tête de Jocaste, mon aimée, ma femme !
Je dois venir, genoux ployés,
où
Se trouve le palais du maître, Œdipe ?
La maison est là, et lui il est dedans, étranger ;
Et cette femme est la mère de ses enfants.
Jamais plus je n'irai à l'intouchable,
Au nombril de la terre
Il parle des brigands, dis-tu, qui l'ont tué.
S'il maintient donc encore le même nombre
Ce n'est pas moi qui ai tué.
J'approchais, marchant, des trois routes,
Quand vint à ma rencontre le héraut et sur
Son char attelé de pouliches un homme
il s'approche, je le frappe,
Je les tuai tous.
Je m'effraie moi-même
il dit que je devrais me mêler
Avec ma mère, engendrer une race
Insupportable aux yeux des hommes
Le meurtrier du père qui m'avait semé.
En chemin, j'arrive dans la contrée
Non ! Non !
Il m'a supplié très fort, me touchant les mains,
De l'envoyer aux champs faire paître les bêtes
Ils étaient cinq en tout. Un héraut était avec eux,
Seul un chariot à mule conduisait Laïos.
On appelle ce lieu la Phocide. Une route
Qui bifurque vient de Delphes et mène à Daulis.
Je serais l'assassin de Laïos, disent-ils.
ceux qui l'ont assassiné
sont des étrangers, à la fourche des trois routes
O ville ! Ville !
Sache-le, ce n'est pas ce qui fera de moi le meurtrier.
Quand je ne comprends pas, je me tais.
Tu sais ce qu'il faut faire ?
Dis-donc, toi ! Que fais-tu là ? De quel front
As-tu l'audace de venir dans ma maison,
Sais-tu d'où tu es ?
Tes injures, crache-les-nous au visage,
vas-tu pas disparaître sur-le-champ ?
Laisse-moi rentrer chez moi.
Voici qu'on amène le voyant,
Qui seul d'entre les hommes détient la vérité.
On dit que c'est des voyageurs qui l'on tué.
je n'ai pas tué
Alors entendez bien ceci de moi. Cet homme

Je le maudis
On ne doit l'accueillir ni lui adresser la parole
ni lui laver les mains,
Alors je vais dire ce que j'ai entendu du dieu.
Parle devant tous
Pauvres enfants, il est reconnu, il n'est pas inconnu
Le désir qui vous fait venir. Car je sais bien
Que tous vous êtes malades mais aucun parmi vous
N'est malade comme je le suis, moi.
O vous, enfants de l'antique Cadmos, nouvelle croissance,
Dans quelle posture m'assaillez-vous
Insensible, je le serais,
Si devant telle posture je restais sans pitié.
Prince de mon pays, Œdipe !
Tu nous vois, nombreux nous sommes, prostrés

**Concrétion du texte pour
LA CHAMBRE DE L'AIEUL**

Entendre, voir, et quelle lamentation élever,

De la maison des Labdacides ?

Ni l'Ister ni le Phaxe

Ne laveraient toute pure cette demeure,

vite à la lumière

Qu'il y ait faute ou non.

Que reste-t-il de plus à pleurer que

Ce que nous savons

Jocaste la divine.

Le spectacle fait défaut.

la passion de l'agonisante.

Elle appelle Laïos, mort depuis longtemps déjà,

l'ancienne semence

la mère,

Qui sans enfants après lui procréa les enfants ;

Elle gémit sur la couche, où, misérable deux fois

Elle se donna un époux de son époux et des enfants de son enfant.

là dessus elle a péri, je n'en sais rien.

s'est précipité,

on ne pouvait pas voir son malheur

que nous avons sous les yeux.

femme, non sa femme
mère et de ses enfants.
c'est un Démon

la femme pendue.
Au lacet prise au piège. un hurlement,
et tombe à terre
Dans la douleur. Ce fut alors un horrible spectacle.
les agrafes d'or

dans la clarté des yeux

Qu'à l'avenir, ainsi, dans les ténèbres,

Tenant ouvertes les paupières, et le globe sanglant
De ses yeux rougissait la barbe; ce ne sont pas des gouttes,

noir coulait le sang
pas d'un seul, mais des deux, le mal,
Un mal engendré de concert par l'homme et par la femme;
fortune
Une fortune

qu'on ouvre les verrous

Le meurtrier du père et de la mère

Quel Démon, toi,
Le plus grand, t'a conduit
A ce destin de mort ?

Vers où sur terre
Où s'élève ma voix et où me porte-t-elle ?
Io ! Démon ! Où me ravis-tu ?

l'invisible.

Sur moi ! Sur moi !

Las ! Las !

C'est Apollon c'est Apollon;

singer Apollon,

Qu'ai-je

moi loin d'ici

Le maudit et celui, même, d'entre les hommes
Que les dieux haïssent le plus.

pieds

époux
De qui m'a enfanté.

Et le visage des enfants, qui grandissaient jour après jour.

moi

le sans dieu,

et de la race de Laïos !

verrouiller mon misérable corps
être sourd autant qu'aveugle, car il est doux,
Là où demeure la pensée, d'être éloigné du mal.
Io ! Cithéron !

O Polybe, Corinthe, ô vous demeures paternelles

O vous, les trois routes ! Et toi, le bois sacré, caché,
Toi la forêt, et l'angle de la triple voie,

le sans dieu parricide.

mon Cithéron,

Arraché à la mort
Mais que lui, mon destin, aille où il veut aller.
Pour eux, les enfants

les filles que j'ai
pour lesquelles
vide
Sans l'un de nous
Toujours
que je les touche de mes mains
notre malheur.

Si je les touche,
Ce sera comme les tenir quand je voyais.

pleurer près de moi

Je sais que c'était là depuis longtemps joie.

sur cette voie puisse
Te conduire un Esprit
Mes enfants, où êtes-vous donc ?
Vers mes mains fraternelles,

Devenu père sans apprendre ni savoir

Il faut
Quand je pense
quelle violence

quelle fête
maison, danses solennelles
le temps des noces,

Votre père a tué le sien, sa mère il l'a
Labourée, où lui-même avait été semé,
Et de ceux même dont il provenait
Il vous a engendrées. Telle sera votre honte.

Personne
vous dépérerez, c'est certain,
Privées de et dans l'aridité.

nous, le couple
nous avons succombé,

Errer misérables

seigneur ! Tends-moi la main !

J'aurais beaucoup encore à vous dire
avoir une vie

rentre au palais

même sans plaisir.

moment opportun.

je veux

Je sais

loin

à moi.

Mais les dieux me haïssent.

hors d'ici.

Ce que tu as fait tien ne te suit guère dans la vie.

pays de Thèbes
les fameuses énigmes, l'homme au-dessus de tous,

spectacle de ce jour

vie sans avoir connu

**Concrétion du texte pour
LA CHAMBRE DU TYRAN**

1

On dit que je suis né de qui je ne le devais pas,
Et vivant avec qui je ne le devais pas; et là
Où il ne le fallait pas, j'ai tué.
Et la ville,
Chancelle déjà beaucoup et ne peut plus relever
La tête de l'abîme, de la vague rouge.
Elle est marquée de mort dans les cosses de la terre fertile,
Dans le bétail, dans la naissance sans naissance
Des femmes; et il porte le feu d'en bas,
Le Dieu de la peste, il vide la maison de Cadmos;
Et l'enfer s'enrichit de plaintes et d'affliction.
Ni les pousses
Ne croissent de la noble terre,
Ni elles n'endurent pour la naissance
Les peines gémissantes,
Les femmes.
la ville périt.
Et les malheureux, les enfants,
Gisent morts dans les champs,

Il faut bannir, ou que nous réparions un meurtre
Par un meurtre, c'est un tel sang qui enfièvre la ville.

2 .

Maintenant que c'est moi
Qui ai conquis le pouvoir que Laois avait auparavant,
Conquis le lit et l'épouse commune
Et les enfants aussi
Quel qu'il soit, celui qui a tué, il pourrait bien
M'assassiner aussi d'une semblable main.
En l'assistant, l'autre, c'est moi que je sers.

Il dit : le meurtre de l'homme, ce que tu cherches, il t'échoit.
Ne le sais-tu pas depuis longtemps ? Et parlons-nous à l'essai ?
Le meurtre de l'homme, ce que je cherche, il m'échoit.

3

Je ne savais pas de quels yeux, parvenant
Dans l'Hadès, regarder mon père,
C'est une grande lumière, pourtant, la tombe de ton père.
Tu as même insulté l'aveugle en moi,
Tu as beau voir, tu ne vois pas jusqu'où tu es
Dans le mal, où tu habites, ni avec qui.

Sais-tu d'où tu es ? En secret tu es haï
Des tiens, qui sont là en dessous
Ou bien en haut sur terre, et frappant de partout te chasse
Du pays la malédiction du père et de la mère,
Qui va terrible son chemin,

4

Créon, le fidèle, l'ami du premier jour,
S'efforçait en secret de m'assaillir et me chasser ?
C'est pourquoi je viens, dans la douleur. Car s'il pense
Dans ce cas subir de moi quelque tort
En paroles ou en actes,
Je n'ai plus nulle joie à vivre plus longtemps
Avec un tel affront. Car ne m'atteint pas seul
Le châtement de ces propos, mais pire,
Que je sois dit mauvais dans cette ville,
Créon, le fidèle, l'ami du premier jour,
S'efforçait en secret de m'assaillir et me chasser ?
En soudoyant ce magicien retors,
Cet imposteur, ce gueux, qui ne regarde
Qu'au profit quand il est dans son art, un aveugle.
Allez, Redresse de nouveau
La ville, allez, sois judicieux !
C'est trop peu penser de ton règne, si une fois
Bien mis debout nous tombons de nouveau.
Car si tu règnes sur ce pays ainsi que tu en as le pouvoir,
Il est plus beau qu'il soit plein d'hommes et non pas vide.
Ce magicien retors, Cet imposteur, ce gueux, qui ne regarde
Qu'au profit quand il est dans son art, un aveugle.
Tu penses que je ne reconnaîtrais pas là
Ton œuvre rampant dans la fourberie ? Et que
Je ne me défendrais pas, l'ayant reconnue ? Ton entreprise,
N'est-ce pas ineptie, d'aller se mettre en chasse, sans peuple ni amis,
D'un trône qu'on ne prend qu'avec le peuple et de l'argent ?
Dans son art, un aveugle

Il dit : le meurtre de l'homme, ce que tu cherches, il t'échoit.
Qu'il gâche
Vilement la vilenie d'une existence indécente;

5

Dès longtemps j'ai fui Corinthe
Et pris le large, heureusement; pourtant, quoi de
Plus aimable que de voir le regard de ses parents.

Mes enfants, où êtes-vous donc ? venez ici, venez
Vers mes mains fraternelles, vous
Qui du père avez repu les yeux autrefois clairs
Lorsqu'il vous élevait, de celui, mes enfants,

Devenu père sans apprendre ni savoir
Où lui-même avait été labouré.

6

L'outrance engendre les tyrans, l'outrance,
Lorsqu'elle se gorge en vain de trop de choses
Qui ne sont ni à temps ni profitables,
Qu'elle monte au plus haut, soudain se précipite
Dans l'abrupte nécessité,
Où nul usage du pied ne convient.

Tes chevilles te le montrent assez.

Qu'il périsse, quel qu'il fût, celui qui
Dans la lande sauvage
Me délivra les pieds et me sauva
D'un meurtre puis me protégea.

7

Le vieux Polybe ne règne plus ?
Non, plus; depuis que la mort le tient dans la tombe.
Depuis longtemps Œdipe
A fui cet homme qu'il ne tua pas.
Le voici mort maintenant, par hasard, non de son fait.
Loxias m'a dit un jour, en effet,
Que je devais me mêler à ma mère,
Arracher de ma main le sang du père.

Maintenant que c'est moi
Qui ai conquis le pouvoir que Laios avait auparavant,
Conquis le lit et l'épouse commune
Et les enfants aussi, qui si sa propre descendance
N'avait pas subi le coup, nous seraient
Communs; mais le destin a frappé cette tête.
C'est pourquoi je veux me battre comme s'il s'agissait de mon père,
Car je ne savais pas de quels yeux, parvenant
Dans l'Hadès, regarder mon père,

Si je dois fuir,
Me faut-il dans la fuite ne plus voir les miens
Ni gagner ma patrie ; ou bien me faut-il être
Attelé avec ma mère sous le joug du mariage,
Et dois-je tuer Polybe, mon père,
Qui m'a engendré et nourri ?

Je ne suis pas encore à ce point fou pour exiger
Autre chose que le beau et son avantage.
Qui pourrait bien encore ici, quel homme
Se verrouiller le cœur aux flèches
Et ne pas défendre son âme ?

Je crains
Que de ce silence ne jaillisse un désastre !
Ne suis-je pas l'enfant de cette mère ?
Non. Polybe n'était pas de ta souche.
Que dis-tu ? Polybe ne m'a pas semé ?
il dit que je devrais me mêler
Avec ma mère, engendrer une race
Insupportable aux yeux des hommes et qu'aussi je serais
Le meurtrier du père qui m'avait semé.

J'ai peur d'une terrible peur que le voyant ne soit voyant,

Nous nous sommes rencontrés, du printemps
A l'Arcture, durant trois lunes entières
Le vieux me vise au milieu de la tête
Et me frappe de son double aiguillon.
Je ne viens pas pour te railler, Oedipe,
Ni pour te reprocher les torts que tu m'as faits.
Lui avec deux troupeaux, moi avec un,
Inégal fut le prix qu'il paya. Car aussitôt frappé
Du bâton de ces mains, à la renverse il fut
Soudain jeté bas de son char dans le contrée du Cithéron
L'hiver, je conduisais les bêtes à l'étable
Et lui rentrait au bercail de Laïos.

les foyers prophétiques
les oiseaux criant d'en haut
Je devais tuer mon père qui, mort,
Sommeille sous la terre; mais je suis ici,
Et pure est ma lance, si toutefois
Il n'a pas succombé en rêve, de mon fait. Ainsi
Serait-il mort, de mon fait.
Je ne savais pas de quels yeux, parvenant
Dans l'Hadès, regarder mon père,
Comment jamais, comment
Les sillons du père ont-ils pu
En silence te porter jusque-là ?
s'être consommé
Lui-même avec lui-même.
C'est la même semence que vous avez fait lever,
Et ce sont des pères, des frères, des enfants que vous avez montrés,
Du sang apparenté, et des filles, des mères, des épouses,
Tout ce qui peut naître de plus honteux parmi les hommes !

On me découvre maintenant méchant, fils de méchants.
Mon sang, vous l'avez bu, coulant de mes mains le sang
Du père, vous en souvient-il ? Quel acte j'ai commis ?

8

Les verrous de la porte s'ouvrent ;
Et tu vas peut-être voir un spectacle

Tel qu'il ferait pitié même à son ennemi.
Je te prescris aussi et je t'ordonne, pour celle
Qui est dans le palais, d'installer le tertre, comme tu veux,

Mes enfants, où êtes-vous donc ? venez ici, venez
Vers mes mains fraternelles, vous
Qui du père avez repu les yeux autrefois clairs
les garçons. Ce sont des hommes,
Ils ne manqueront jamais de rien
Infâme, misérable,
Lorsque tu as eu le sceptre et le trône,
Tu as bien toi même chassé ton père,
Tu l'as jeté dans l'exil, condamné à ces hardes,
Dont la vue t'arrache des larmes, maintenant
Que te voilà rentré chez toi dans la même épreuve
Que la mienne.

Je ne pleure pas moi, je supporte, avec la mémoire,
Aussi longue que ma vie, que tu es mon assassin.
C'est toi qui m'as établi dans la misère, tu m'as banni toi,
Tu m'as condamné toi, à m'en aller mendiant ma survie chez les autres, jour après
jour.

La malédiction vaincra ta supplique et ton trône.
Et ce sont des pères, des frères, des enfants
Du sang apparenté, et des filles, des mères, des épouses,
Tout ce qui peut naître de plus honteux parmi les hommes !

Erre, tombe, privé de père, je te recrache !
Avec pour bagage, toi l'abject, cette malédiction que j'invoque contre toi :
Tu n'investiras jamais le pays de ta race par les armes,
Tu ne retourneras jamais jusqu'au val d'Argos, non,
Mort et meurtre d'une main de ta race :
Celle qui t'a expatrié.
Voilà ma malédiction

Et j'invoque la nuit effroyable du Tartare en premier, qu'elle t'accueille comme l'émigré,
j'invoque les déesses d'ici, j'invoque Arés, qui a jeté en vous cette effroyable haine.
Tu as entendu ça, va t'en, pars annoncer à tous les cadméens et à tes fidèles alliés :
Voici les cadeaux qu'Œdipe a repartis entre ses fils.

Quant aux noces avec ta mère,
Ne les crains pas ! Souvent déjà bien des mortels
Ont en rêve couché avec leur mère :
Me mêler avec ma mère engendrer une race insupportable aux yeux des hommes.
Je t'ordonne, pour celle
Qui est dans le palais, d'installer le tertre
Que nous réparions un meurtre
Par un meurtre, c'est un tel sang qui enfièvre la ville.

**Concrétion du texte pour
LA CHAMBRE DU FILS**

enfant

cercle

gémissant

viens

parler pour eux

la parole

sensible

sans pitié

de mon pays

Pour voler

relever

de la vague rouge

de la terre fertile

la naissance sans la naissance

Des femmes

le feu d'en bas

Le Dieu

L'enfer

des dieux

tête d' Œdipe

homme d'expérience

ancienne signification sauvage

debout
Avec fermeté dresse

de nouveau

plus beau

le

vide

Lorsque dedans les hommes n'y vivent pas

Le désir qui vous fait venir

âme

du sommeil

dois

prendre sur le temps la mesure

au-delà du temps

tout joui
l'arbre le laurier

le savoir

la voix que tu apportes

le bonheur sans restriction

audacieux

Parle devant tous

mon âme

du dieu

cette souillure sur le sol chassée
inguérissable

purification

qui enfièvre

les meurtriers

trace quelle
 de l'ancienne faute

se cherche s' attrape

dans ce meurtre

1 fait naître un commencement d'espoir.

2 pour 4 tuer

6 Oser pareille audace 3 le brigand 5 l'argent

obstacle
à

l'enquête

7 résoudre

8 l'obscur

9 éclaircir

12 Que moi-même

10 une telle abomination.

11 celui qui a tué

13 je sers

Heureux

enfants

sommes nous venus ici

pour

innombrables
Et malades

protéger

Les femmes

que le feu irrésistible

vers le rivage du dieu

force

lorsque la nuit s'en va

Brûlant de l'éclat de sa torche rutilante

pourquoi je viens
Dans ce cas subir de moi quelque tort

vivre

Le châtement

à ton endroit et à l'endroit des miens

Un temps immense et long à mesurer.

Pourquoi lâcher ceci, m'emparer de cela ?
noblement le cœur mauvais

tu dois me tuer

obscur soupçon

noble cœur

d'un jour

je dois décider vite
sans bouger

périr ou fuir

Femme
A l'intérieur

Je veux

Une méprise inconnue
Même injuste

l'un et l'autre à la fois

Oui bien sûr

Assez C'est assez

ma cause ton cœur

Hors du sens divagant
 sépareit de toi
que j'aime c'est toi

assassin

voyant fauteur de désastre

Parce que

toutes les langues

Écoute délivre-toi de tout ce dont tu parles

o racle

fourche
l'enfant lui fut né
lui lia

son fils le tuât

sans difficulté

femme

Ame émeute du cœur

Quelle parole

fourche

l'endroit

ce lieu

proclamé

dans l'esprit

terrible

L'angoisse de te voir

tu me dis encore un mot

Aguerris

Ils étaient cinq en tout

me touchant les mains

Mais pourquoi ce désir

femme d'avoir

Garde-toi de t'abaisser par trop sur l'état
Où je suis

sur moi ce coup

un festin
la boisson

l'ivresse

mon père

de colère à peine bon
de la mère et du père
 l'outrage
 échappé
jouis

une dernière fois

de ne jamais voir
La honte

ô femme dis la vérité

je le frappe

frappé

l'étranger

des Esprits

je le souille

absolument impur je dois fuir
dans la fuite
ma
 ma mère
tuer mon père

acte clair tombe sur moi.

écartait

De Laios juste et conforme à ce que

maintenant

partage

les yeux

Dans l'oubli

engendre

l'abrupte nécessité
du pied

dirige

ne craint pas la justice
des Démons

ses gestes ses mots

gagne
dilapide

le cœur

Au nombril avec respect

Que rien ne soit dissimulé
immortelle

oracles

 éclatant
le malheur le divin

Qu'il y ait faute ou non

Elle-même

Le spectacle fait défaut.
mémoire

Il faut que tu saches

A l'intérieur

avec ses ongles

l'ancienne semence

gémît sur la couche

en criant

va et vient

dans tous les sens
une épée

sous les yeux.

de sa mère de ses enfants
furieux

la femme pendue
Au lacet prise au piège
la voit un hurlement
dénoue la corde

arracha son vêtement

les planta dans la clarté

dans les ténèbres

jubilant
le globe sanglant
lui rougissait la barbe
un meurtre, qui ruisselaient
noir de grêle
Il ne venait pas d'un seul mais des deux le mal
par la femme

en ce jour
de tous les malheurs

De forces il a besoin pourtant, et de quelqu'un
elle est lourde

encore voir aimer
entendre
Emmenez-moi vite

hommes
Que les dieux haïssent

soumis
Combien je voudrais ne t'avoir jamais connu

ŒDIPE

lande sauvage
Me délivra les pieds et me sauva
D'un meurtre

faillie

tourment pour moi et pour les miens

De qui m'a enfanté

lignée

mal originel

pauvre

Fils de sacrilèges

mon sang vous l'avez bu coulant de mes mains le sang

Du père vous en souvient-il Quel acte

O noces noces

Vous m'avez semé
lo Tout s'éclaire exactement
Lumière

j'ai tué

grand bonheur

vivant

décline

heureux

la vierge aux ongles

les honneurs

la vie

les tourments sauvages

je gémis d'exclamer haut

pour dire le vrai auprès de toi j'ai repris souffle
Et j'ai fermé les yeux